

Ana Maria Machado, toute une histoire

PAR NATHALIE BEAU ET ANNICK LORANT-JOLLY

Au printemps 2014, à l'occasion de la traduction de son nouveau roman pour la jeunesse *Bisa Bisa Bel*, Ana Maria Machado était de passage à Paris. Si cette auteure brésilienne est lue dans le monde entier, les lecteurs français la connaissent peu. C'est pourtant une des grandes actrices de la littérature jeunesse du Brésil. Lui donner une place dans ce dossier était indispensable, sa visite nous en a donné une belle occasion.

Nathalie Beau : Par rapport à votre notoriété internationale, vous êtes assez peu connue dans notre pays. Ce n'est pourtant pas votre premier séjour en France.

Ana Maria Machado : Je ne sais pas pourquoi il y a aussi peu de mes livres pour la jeunesse traduits en France. J'aimerais bien être lue ici aussi car j'ai un rapport très personnel avec la France. C'est le pays qui m'a accueillie pendant mon exil, où j'ai poursuivi mes études, où l'un de mes enfants est né, à Paris. Alors vraiment, en France je me sens un peu chez moi.

N.B. : L'exil, tout comme vos débuts d'écrivain, font référence aux années de la dictature brésilienne, de 1964 à 1985.

A.M.M. : J'ai fêté mes 30 ans ici, en janvier 1970. Et j'ai commencé à écrire pour les enfants à cette époque-là, pour un magazine brésilien, quelques contes qui n'étaient pas encore publiés quand je suis arrivée à Paris. Ils l'ont été trois mois plus tard et j'ai continué à en écrire pour cette revue...



N.B. : Vous les écriviez en français ?

A.M.M. : Non, en portugais, je les envoyais par la poste au Brésil.

N.B. : Et qu'est-ce qui vous a amenée à écrire ?

A.M.M. : Parce que l'on me l'a demandé... J'étais professeur de littérature brésilienne au moment où une nouvelle revue de littérature pour les enfants a été créée au Brésil : *Recreio*, ce qui veut dire « Récréation ». Et ils cherchaient des auteurs qui n'avaient encore jamais écrit pour les enfants, des auteurs « vierges ». Parce qu'ils ne voulaient pas d'un ton pédagogique... avec une façon condescendante de s'adresser à eux, en les prenant de haut ! Ils ont recherché dans différentes universités les professeurs qui étaient les plus « populaires » parmi les étudiants. C'est-à-dire, ceux dont les classes avaient la préférence des élèves. L'hypothèse était que ces enseignants-là savaient forcément parler aux jeunes gens. Moi je crois que j'y arrivais tout simplement parce que j'étais encore très jeune moi-même !

En fait je suis l'aînée d'une famille de onze enfants, alors j'étais très habituée à raconter des histoires à mes frères et sœurs... Et dès que j'ai commencé je me suis rendu compte qu'il y avait là un défi qui me passionnait : la possibilité de créer quelque chose de littérairement exigeant, mais dans un langage familier, très proche de la langue parlée de tous les jours. Ça m'a beaucoup plu, j'en ai écrit de plus en plus. Ces publications étaient bien payées et elles m'ont aidée à vivre pendant mon exil. Mais j'ai commencé à écrire aussi des textes plus longs, qui dépassaient le cadre de la revue. Comme je ne savais pas quoi en faire, je les ai gardés, dans un tiroir, jusqu'au jour où... je suis rentrée au Brésil !

Annick Lorant-Jolly : Combien de temps êtes-vous restée en exil ?

A.M.M. : Un an et demi à Paris, un an et demi à Londres. À mon retour au Brésil, en 1973, j'ai vu l'annonce d'un concours de textes inédits pour enfants. Entre-temps j'étais devenue journaliste, parce que j'avais été chassée de l'université pour des raisons politiques. J'ai envoyé l'un de ces textes qui étaient restés dans un tiroir et j'ai gagné le prix. Alors d'autres éditeurs sont venus me trouver

à leur tour... Et j'ai ainsi publié neuf livres en six mois chez différents éditeurs brésiliens !

N.B. : Pour revenir à la situation de l'édition jeunesse au Brésil dans les années 1970, il y avait encore peu de livres publiés.

A.M.M. : C'est vrai. Pourtant nous avons eu un très grand écrivain, dans les années 1920-1940, Monteiro Lobato (voir page 144), qui a été un grand pionnier et l'auteur d'une œuvre importante, très significative, avec beaucoup de titres. Nous avons tous lu Lobato quand nous étions jeunes. Ces lectures nous ont beaucoup marqués, inspirés. C'était pour nous un modèle vraiment admirable. Il a aussi été un grand promoteur de la lecture pour tous.

À São Paulo, dans les années 1930, il a fondé une merveilleuse bibliothèque pour les enfants. Et il a aussi créé une maison d'édition qui a publié non seulement ses propres livres pour enfants mais aussi de nombreuses traductions de chefs-d'œuvre de la littérature étrangère : Faulkner, Hemingway... et *Babar* !

N.B. : On a l'impression que les auteurs brésiliens ont souvent cette double vocation d'être à la fois des écrivains et des promoteurs de la lecture. Une forme d'engagement ?

A.M.M. : Oui, au fur et à mesure que ma carrière d'écrivain s'est développée, j'ai compris que mon engagement politique devait aller dans ce sens-là. Parce qu'il s'agissait d'éducation, d'éducation par la lecture, ce qui suppose l'accès aux livres pour tous. C'était crucial à ce moment de l'histoire du Brésil. Aujourd'hui, l'accès aux livres n'est plus un problème. Toutes les écoles ont une salle de lecture avec de bons livres, bien choisis, à la portée de tous et ce développement est soutenu par un programme d'État.

A.L.-J. : Quand cette politique a-t-elle débuté ?

A.M.M. : Il y a une vingtaine d'années. Ça a commencé avec le gouvernement Cardoso, ça a continué avec Lula et maintenant avec Dilma Rousseff. L'objectif est de permettre à toutes les bibliothèques scolaires de disposer de bons livres, grâce à des tirages énormes. Le Brésil est une république fédérative alors ce n'est pas un État central qui décide de tout. Il y a des programmes au niveau des



mairies, des provinces, des régions... Et beaucoup d'initiatives privées aussi.

Si le problème n'est plus l'accès aux livres, nos deux principaux problèmes sont le manque de formation des professeurs et le manque de personnel bibliothécaire. Mais on trouve beaucoup de titres de grande qualité, de très bons auteurs, et des illustrateurs talentueux. Les livres qui paraissent doivent être bon marché, nous n'avons donc pas de couvertures cartonnées, ce sont plutôt des brochures, pour que ça coûte moins cher. Mais la qualité artistique, la qualité de la création est de très bon niveau. Et maintenant nous voyons arriver une deuxième génération d'écrivains, d'auteurs, qui ont été formés par nous...

A.L.-J.: Ces livres sont choisis par une commission?

A.M.M.: Au début c'était des commissions avec de nombreux représentants, parce qu'au Brésil il y a 27 provinces. Quand le projet a commencé il y avait deux personnes pour chaque province, nommées par le secrétariat à l'éducation : 54 cadres qui se réunissaient pour une semaine dans un hôtel à

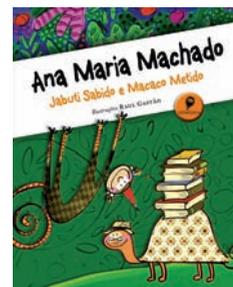
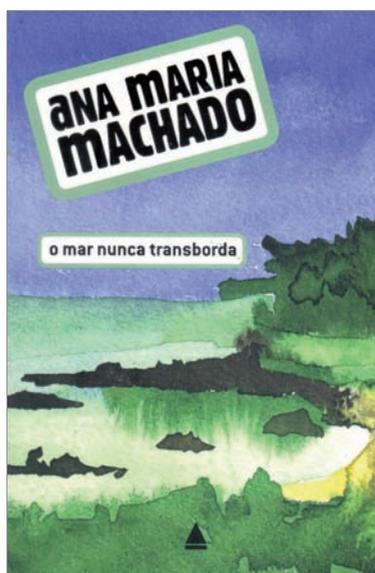
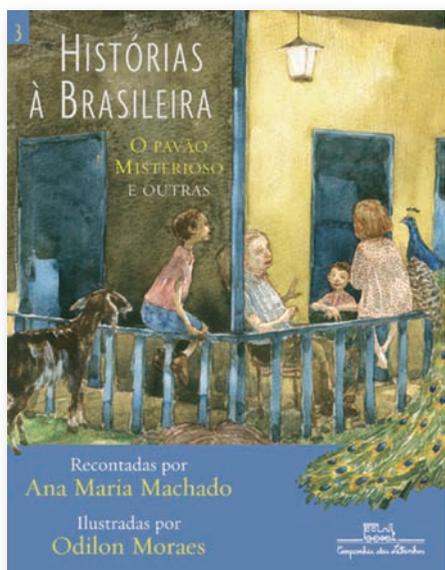
São Paulo, discutaient des livres, en choisissaient deux. Sur chacun des titres sélectionnés, ils devaient proposer une petite critique de quelques lignes. Il y avait une première sélection et ensuite ils discutaient... Mais le gouvernement suivant a trouvé que c'était très lourd, très compliqué à gérer, si bien qu'on a plutôt créé des comités de sélection régionaux... D'autant qu'on commence à avoir un fonds de livres assez riche. Alors ça se décline aujourd'hui de façon très diverse selon les régions et les établissements.

N.B.: Revenons à votre œuvre. Quelle est la forme littéraire que vous privilégiez pour vous adresser aux enfants?

A.M.M.: Ce sont surtout des récits, parfois courts – pour des albums ou pour des nouvelles –, parfois plus longs. Mais j'ai écrit aussi un peu de théâtre, un peu de poésie...

A.L.-J.: Vous aimez mieux écrire pour les plus jeunes? pour les plus grands?

A.M.M.: Peu m'importe. J'aime bien changer. En fait je ne pense pas tellement à l'âge de mes lecteurs



au moment où j'écris. Je me pose plutôt des questions de choix de langage.

A.L.-J. : Ce que vous écrivez semble très enraciné dans un imaginaire, une culture, une tradition brésiliennes...

A.M.M. : Oui, je le crois. Mes écrits sont très enracinés en moi-même. J'ai entendu toute petite des histoires de ma grand-mère, qui elle-même ne savait pas lire. Et il y a toute une tradition des « racontages » populaires, une tradition folklorique, orale. Mais, par ailleurs j'ai aussi beaucoup lu, toute ma vie. Ainsi j'ai commencé à écrire pour les enfants en même temps que je rédigeais mon mémoire sous la direction de Roland Barthes, et je suivais son séminaire à l'École pratique des hautes études de Paris, pour mon diplôme. Donc j'ai toujours eu, comme on dit, un pied dans mon pays et un pied ailleurs.

N.B. : On trouve souvent une veine fantastique dans vos histoires. Est-elle issue de ces traditions, de ces contes qui vous ont nourrie ?

A.M.M. : C'est très probable, je n'avais pas réfléchi à ça de cette façon mais je crois qu'il y a une vraie dimension fantastique dans les « racontages » et dans les contes populaires. Mais j'ai également

du recul par rapport à cette tradition, un regard parfois ironique, plus contemporain, que je partage avec le lecteur, comme un clin d'œil.

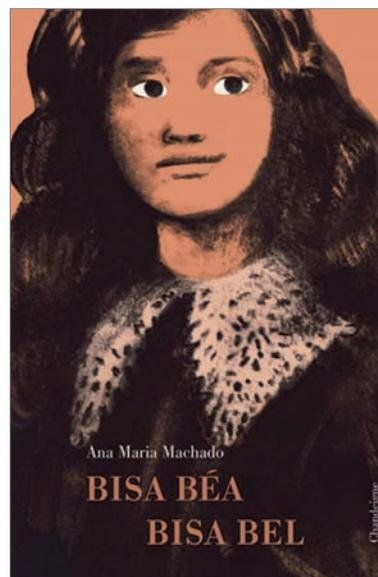
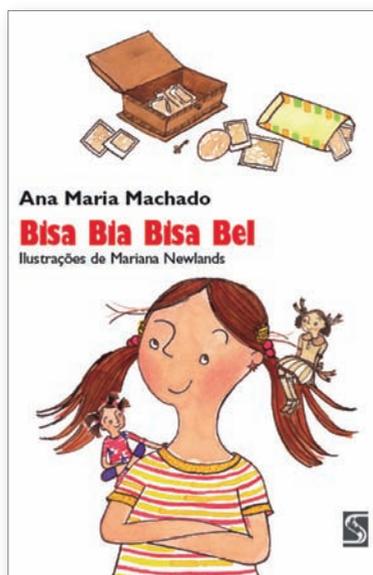
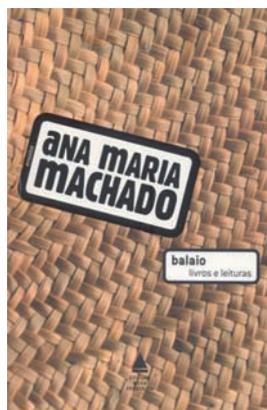
N.B. : Avez-vous l'impression d'être inscrite dans votre époque ? D'assumer une forme de modernité dans vos livres pour la jeunesse ?

A.M.M. : Oui, tout à fait, mais pas dans le sens « technologique ». Il y a un côté très humaniste en moi. Beaucoup de mes livres racontent un voyage entre le passé et le présent, ou le présent et le futur, par exemple dans *Bisa Bea* : on va, on vient entre des temporalités différentes. Ça peut être au moyen d'un ordinateur qui a un défaut, ou d'anciens documents qui révèlent des choses... C'est très fréquent dans ce que j'écris.

N.B. : Et avez-vous le sentiment d'avoir des thèmes récurrents dans votre œuvre ?

A.M.M. : Pour moi chaque livre est un peu différent. Mais les critiques trouvent en effet qu'on retrouve certains thèmes. Par exemple ce thème du temps...

N.B. : Mais le thème du temps structure les récits. C'est le temps de raconter, le temps de l'écriture...



→
Couvertures brésilienne et de langue française de *Bisa Bêa* *Bisa Bel*.

A.M.M. : Oui, c'est une constante dans les récits pour la jeunesse comme pour les adultes. Ensuite il y a bien des thèmes qui m'intéressent, comme celui de la liberté et de la justice, le fait de lutter contre l'injustice, de se révolter. J'aime beaucoup aussi les thèmes maritimes, mes histoires se situent souvent près de la mer, tournent autour de la mer...

A.L.-J. : D'où vous vient cette inspiration maritime ?

A.M.M. : Je suis née à Rio de Janeiro mais ma mère venait d'une ville qui se trouve sur une île, au nord de Rio, et mes grands-parents avaient une maison dans un village de pêcheurs, au nord de Rio aussi, où j'ai toujours passé mes vacances. Ensuite j'ai vécu là, et mes enfants sont allés à l'école avec les enfants des pêcheurs. J'y ai une maison de vacances, où je vais souvent. Deux de mes romans pour adultes, dont un sur l'immigration, laissent une grande place à cette inspiration maritime. Mais cela n'a rien à voir avec des romans d'aventure ! Ce qui m'intéresse, c'est la mer comme paysage et la mer comme leçon de vie, peut-être : la mer change en permanence... et il faut savoir que les choses changent, qu'elles sont cycliques. On se sent très petit face à elle.

N.B. : En France, les auteurs sont très sollicités pour aller rencontrer leurs lecteurs.

A.M.M. : Au Brésil aussi, mais je n'y vais pas. Parce que j'ai besoin de temps pour écrire, pour réfléchir, pour me recueillir, pour être avec moi-même. Et j'ai bien d'autres responsabilités. J'étais Présidente de l'Académie brésilienne des Lettres jusqu'à la fin de l'année 2013 et nous avons développé des projets sociaux, des créations de bibliothèques populaires dans les favelas. Mais aussi des formations d'auxiliaires de bibliothèques pour y travailler. C'est un beau projet. Nous les avons recrutés dans des favelas, parmi les habitants, et nous leur avons proposé, avec la collaboration d'IBBY Brésil, deux formations de six mois. Nous avons formé ainsi 98 auxiliaires de bibliothèques sur une année. Nous avons signé une convention avec la Fédération des industries de Rio de Janeiro : ils mettent en place la bibliothèque et ensuite ils paient les salaires des bibliothécaires pour la faire vivre. Nous choisissons la plupart des livres et nous assurons la formation. Un bibliothécaire peut s'occuper de trois ou quatre bibliothèques, mais dans chacune il y a deux ou trois auxiliaires. Je suis très fière d'avoir conçu ce projet et de l'avoir mis en place sur la ville de Rio et dans des petites villes de cette province-là.

N.B. : J'imagine que l'Académie des Lettres du Brésil ne devait pas soutenir de tels projets avant que vous les proposiez ?

A.M.M. : Non, mais tout s'est très bien passé. Ce projet a une histoire émouvante... Au début j'ai reçu la visite de deux jeunes professeurs qui travaillaient dans les favelas. Ils étaient nés dans une favela, mais ils étaient allés à l'université, ils savaient ce que les livres pouvaient représenter et ils sont venus me demander : « Qu'est-ce qu'on peut faire ? Est-ce que tu peux venir parler avec les enfants ? Pour rencontrer les jeunes lecteurs ? » Et le projet a commencé comme ça, en travaillant dans ce qu'on appelle les « favelas pacifiées », celles où la police est entrée et a nettoyé le territoire de ses trafiquants. On a fait ça pendant deux ans et la nouvelle direction de l'Académie va continuer. C'est une conquête importante.

Ce qui m'a le plus étonnée, c'est le partenariat avec les industriels : grâce au prestige de l'Académie nous avons pu les convaincre de travailler avec nous et ce sont des partenaires formidables.

A.L.-J. : Il y a également au Brésil une fondation pour la lecture qui est soutenue par une banque... Les partenariats avec le privé sont-ils fréquents ?

A.M.M. : Oui et c'est beaucoup mieux que l'argent public parce que dans ce cas on perd de l'autonomie par rapport aux projets : les financeurs publics veulent toujours avoir leur mot à dire sur le choix des auteurs, du type de livres. On ne peut pas vraiment parler de contrôle mais d'influence. Pour les grands projets d'achats de livres pour les écoles, ça doit être l'État qui contrôle toute l'opération et c'est son devoir par rapport à la société. Mais pour un projet plus petit comme cela, très localisé, à Rio, l'Académie, qui est tout à fait indépendante, voulait préserver son autonomie.

N.B. : Et comment appréciez-vous l'évolution et la situation actuelle de l'édition pour les enfants et pour les jeunes au Brésil ? C'est un pays qui a une belle production ?

A.M.M. : Oui, on peut dire ça. Mais il y a des problèmes : la production est devenue si importante que le marché commence à imposer ses règles aux éditeurs.

Le développement a commencé dans les années

1970, avec des auteurs importants, au moins une douzaine de très grands auteurs. Les illustrateurs, eux, n'étaient pas aussi bons. Ils n'avaient pas de formation artistique spécifique et ils venaient soit de la publicité, soit de la presse... Ensuite on a vu se multiplier les écoles de design qui les formaient dans une tout autre perspective sur le livre, qui leur donnaient des moyens pour affirmer le rôle des illustrations dans les livres... Ce fut la grande période des illustrateurs, comme Roger Mello par exemple. Maintenant, je crois qu'on est entré dans une période où ce sont les designers qui conçoivent les projets de livres, avec une grande attention à l'objet-livre, à la typographie... C'est très subtil, très sophistiqué. Avec de belles réalisations. Mais en même temps, le marché de l'édition impose des succès immédiats, rapides. Tout se mesure par les chiffres... Avec les mêmes phénomènes de mode que partout ailleurs : les gnomes, les dinosaures, les princesses, les vampires, les sorciers. Quand notre production éditoriale a commencé à se développer, dans les années 1970, il se trouve que 1979 a été l'Année internationale de l'Enfance pour l'Unesco, et cette année-là on a beaucoup publié de livres pour enfants au Brésil. Or, les grandes maisons d'édition n'avaient pas un catalogue pour enfants très fourni, et elles ont dû l'enrichir très vite. Une opportunité pour nous, auteurs considérés comme subversifs qui gardions nos manuscrits dans les tiroirs. Les maisons d'édition à cette époque avaient des catalogues très liés à l'offre de leurs auteurs. Ensuite elles se sont développées, elles ont beaucoup vendu et elles ont commencé à créer leurs propres séries et collections... Alors on nous a demandé « des livres pour les enfants qui vont chez le médecin, ou qui apprennent à circuler dans les villes, traversent la rue... ». Une production très cadrée. Mais la plupart des auteurs ne voulaient pas écrire sur commande. Ils ont continué à écrire comme ils le sentaient et comme ils avaient du succès auprès de leurs lecteurs. Puisqu'ils étaient très lus dans les écoles, les éditeurs n'ont pas pu formater la production comme dans d'autres pays. Ce n'est que depuis quelques années, quand les grandes fusions avec des entreprises internationales se sont multipliées, que cela a changé : elles sont arrivées sur le marché et elles imposent ce qu'elles

veulent, ce qui donne un effet d'uniformisation générale regrettable.

A.L.-J. : Cette tendance à l'uniformisation est-elle la même pour les illustrateurs ?

A.M.M. : Je ne sais pas. Je crois qu'ils résistent effectivement, la concurrence avec les illustrateurs étrangers est surtout due aux traductions. Mais nous sommes très ouverts aux traductions ici et nous les acceptons bien.

A.L.-J. : C'est une ouverture importante pour les jeunes lecteurs aussi...

A.M.M. : Oui. Parmi les livres que le gouvernement achète pour l'école, il y a d'ailleurs toujours un pourcentage de livres traduits.

Nous avons une théorie philosophique sur la culture qui est apparue avec le modernisme brésilien dans les années 1920 et un manifeste célèbre en 1922, « Le Manifeste anthropophage » : on mange les autres, on les digère, ils deviennent notre propre chair et on les transforme. Nous sommes anthropophages, comme nos ancêtres, mais culturellement !

Cette idée d'anthropophagie culturelle est très enracinée chez nous depuis une centaine d'années.

A.L.-J. : Est-ce lié au formidable métissage de votre pays ?

A.M.M. : Oui. C'est le cas de beaucoup de pays où le multiculturalisme commence à devenir important. Mais je ne connais aucun autre pays où l'on ait par exemple assimilé la religion africaine de cette façon, en syncrétisme avec la religion catholique. Les États-Unis, au contraire, sont un pays d'immigration mais avec de très nombreuses ethnies différentes.

N.B. : Mais avec une intégration sous la forme communautariste.

A.M.M. : Oui. Et l'on a vu que l'un des principaux leaders militants des droits des Afro-Américains, Martin Luther King, qui était un homme très croyant, était marqué par une religion européenne. Et puis aux États-Unis il y a eu une époque – dans les années 1920-1930-1940 – où la ségrégation était encore inscrite dans la loi. Au Brésil les lois interdisaient la ségrégation. Mais pour autant, notre société n'est pas un paradis de démocratie raciale, c'est un mythe ! Nous avons connu l'esclavage, nous avons même été le dernier pays du monde occidental à l'abolir... une honte nationale. Mais du point de vue culturel c'est un peu différent, nous fonctionnons sur un mode inclusif, ou du moins nous rêvons de le faire ! Malheureusement cela ne correspond pas à la réalité sociale où les inégalités sont affreuses.

A.L.-J. : Il y a quand même au Brésil, maintenant, une classe moyenne importante qui s'est considérablement développée, même si les inégalités demeurent.

N.B. : Le fait que le Brésil soit le pays invité d'honneur en 2015 au Salon du Livre de Paris va avoir sûrement un effet positif sur les traductions en France de livres brésiliens, les vôtres vont en bénéficier, espérons-le !

A.M.M. : Vous allez pouvoir lire un de mes romans pour adultes, *La Mer ne déborde jamais* que les éditions des Femmes publient à cette occasion ! ●

Propos recueillis le 18 mars 2014.